

**Sélections effectuées par André Dréan à partir de la correspondance entre des « Giméologues », Vincent et Myrtille, éditeurs des souvenirs de Gimenez sur la révolution espagnole et des « Amis de Némésis », Jean-Pierre et Fabrice. La correspondance est disponible sur le site des « Amis de Némésis ». Mes sélections concernent la question du révisionnisme, en particulier celui, larvé, de Dauvé. Elles apportent des éléments importants à la nécessaire discussion que pas mal de protagonistes de l'époque et leurs héritiers communistes veulent par-dessus tout enterrer.**

**Année 2013**

### **Vincent à Jean-Pierre**

Je saisis l'occasion de ce développement pour te faire le reproche d'un propos qui me paraît trancher quelque peu avec la souplesse théorique à laquelle tu appelles. Quand je t'ai dit dans un courrier du 6 août : « Je crois me souvenir que Dauvé s'est plus ou moins expliqué sur cette dérive autour des thèses de Faurisson et Rassinier... », tu m'as répondu le même jour : « Bien sûr qu'il a cherché à se justifier, tu penses ! On serait porté à le faire à moins. Mais qu'est-ce que ça change ? » À ce compte, il n'y aurait plus aucun intérêt à effectuer le moindre retour sur sa propre activité et ses propres choix d'un moment : il n'y aurait plus alors de droit de cité (et de droit de citer, si j'osais) que pour ceux qui, en bons disciples de celui-qui-ne-se-corrige-pas, ne se trompent jamais ! Il y a là aussi matière à constitution d'un Parti, je le crains, et il ne faudrait pas, à mon sens, sous l'argument que Dauvé et « Bilan » « regardaient (et regardent encore) les libertaires de l'époque depuis les hauteurs illusives et néfastes d'un Parti détenant la vérité », leur renvoyer la pareille. Mais, bon, je comprends aussi qu'on puisse avoir les boules contre des gens qui prétendaient avoir raison contre tous, et ne s'en plantaient pas moins lamentablement parfois. Mais il y a tellement d'exemples de ce genre...

### **Vincent à Jean-Pierre**

Ce petit message rapide pour te dire qu'à la réflexion j'ai péché par irénisme en te proposant de joindre notre échange à Dauvé « en totalité ou des extraits » : je pense qu'il faudrait, en tout état de cause, se limiter à des extraits à caractère général portant sur le fond de la discussion, car tout lui communiquer serait la meilleure façon de s'embarquer dans un « débat » dont je pense qu'il faut le considérer comme clos (je ne m'étends pas sur les raisons qui font clôture, surtout pas !).

### **Jean-Pierre à Vincent et Myrtille**

Je tiens à vous préciser d'emblée (et là sans aucune hésitation) que je ne veux à aucun égard participer à des échanges avec Dauvé (y être mêlé en quelque sorte que ce soit) ; vos correspondances avec lui sont votre affaire, et ne me regardent pas, mon but était non d'ouvrir un débat avec un poisson qui adore glisser dans des eaux troubles, mais seulement et uniquement de soulever des questions qui pourraient éventuellement prolonger vos études sur certains sujets ou du moins y contribuer.

### **Jean-Pierre à Vincent et Myrtille**

Commençons par le point qui est le moins intéressant sur le plan du contenu, mais qui est aussi susceptible de soulever polémiques et désaccords : je veux parler de la personne de Dauvé ; et ensuite de la méthode de communication qui est en train de s'instaurer. J'en viendrai après seulement à la partie la plus fructueuse, à mon sens, et qui est notre discussion relativement à l'Espagne et à ce qui s'y est passé, ainsi qu'aux implications actuelles et même théoriques de ce sujet.

Rassinier, tout d'abord, puisqu'il a été associé à Dauvé dans nos échanges (après l'avoir été dans nombre d'autres textes, évidemment). Vincent rappelle que Rassinier n'avait pas toujours été ce qu'il est finalement devenu. Ce n'est pas pour me cacher derrière la célèbre formule qui dit qu'on est ce qu'on devient (et qu'on peut pousser jusqu'à dire qu'on devient ce qu'on est), mais je ne crois pas, en effet, qu'on puisse (ou qu'on doive) « rattraper » ce que quelqu'un devient, comme pour lui allouer une biographie de rechange. Ou alors, il faut compter Mussolini, et quelques autres sbires du même acabit, parmi les révolutionnaires, parce qu'en leur prime jeunesse, ils avaient été de l'autre bord ? De

toute façon, comment penser qu'on puisse changer de pied en cap ? Si une problématique rencontrée pousse quelqu'un à virer de bord, elle ne fait que prendre appui sur une potentialité latente, de sorte que seul l'aboutissement révèle une vérité d'ensemble (le fruit est la vérité de la fleur, disait le jardinier du potager dialectique). De plus, l'appui de Dauvé & Cie ne visait pas le pauvre Rassinier des débuts, mais bien ce qu'il a écrit et soutenu à la fin de sa triste carrière : ce qui en fait élimine toute discussion à ce sujet. Bien sûr que, chemin faisant, on peut perdre des qualités : qui en serait exempt ? Mais le cheminement de Rassinier, qui a été retracé avec force détails et sans forcer le trait par une historienne étrangère à tout esprit partisan « extrémiste », n'est pas celui d'un « homme de conviction » qui se serait égaré en 1950 en publiant « Le mensonge d'Ulysse » mais qui serait demeuré pacifiste et socialiste internationaliste jusqu'au bout (comme l'affirmait Pierre Guillaume, une belle référence s'il en est, dans sa « Préface à Ulysse trahi par les siens »), il est celui de quelqu'un qui écrivait dès 1934 : « Non, moi, quelquefois je me prends à penser que l'homme de la rue, le pauvre prolétaire, a décidé une fois pour toutes qu'il est moins pénible de subir les effets du fascisme, même comme sous Hitler, et fût-ce pendant des éternités, que de chercher la vérité dans ce fatras. » Ce « fatras », c'était l'extrême gauche de l'époque. Rassinier avait alors 28 ans. Il préférait déjà la paix avec le Reich aux discussions à la SFIO. Et l'historienne de noter : « Et Paul Rassinier entre dans la guerre au sein de la mouvance socialiste où militent ceux dont le pacifisme et l'anticommunisme sont si intenses et si intensément mêlés qu'ils en sont venus à considérer les juifs et les communistes comme solidairement intéressés par un conflit armé avec l'Allemagne nazie et qu'ils les tiennent dès lors pour responsables du déclenchement de la guerre. » Ce n'est certes pas une forme de sénilité qui aurait frappé Rassinier, abandonné par ses proches et livré à une sorte de folie, mais plutôt, dès sa jeunesse, cette obsession commune à toute l'extrême droite antisémite (et bien présente dans une partie de la gauche, qui pourra ainsi facilement changer de camp, comme l'ont montré les travaux d'historiens tels que Zeev Sternhell), qui consiste à voir les Juifs, simultanément, derrière la Phynance et derrière la Révolution, s'activant pour détruire la belle civilisation européenne traditionnelle (celle des paysans et de la petite industrie locale). Dès 1934, Rassinier penchait de ce côté, mais il penchait encore au sein de cercles de gauche qui vont lui valoir d'aller faire un tour à Buchenwald en 1943. Eut-il le sentiment d'une méprise ? S'est-il senti traité injustement en ennemi ? Est-ce ainsi qu'à son tour, après « l'homme de la rue », il se serait identifié à ceux qui l'avaient enfermé ? Tout en assénant qu'il est question de pure vérité, et non de défendre l'Allemagne nazie ?

Pour sûr, pourtant, qu'il cirera les bottes de ses gardiens, une fois relâché. Et en 1961, retournant en Allemagne, il y fera une tournée de conférences organisée par un ancien Waffen SS, tout en écrivant dans une revue dirigée par Louis Lecoin (« Défense de l'homme »). L'échec de sa vie politique dans son territoire de Belfort aura ainsi amené une sorte de pauvre type à réécrire l'histoire, mais bien avant d'en arriver là, son antisémitisme n'avait manifestement pas attendu de favorables circonstances biographiques de ce genre pour s'agiter au fond de sa caboche. Son ressentiment n'a fait qu'y puiser : a-t-on jamais vu le ressentiment créer, inventer ou produire quelque chose par lui-même ? L'antisémitisme, une fois de plus, se présentait comme le joker de tous les ressentiments, et les ressentiments, souvent, commencent déjà par lui. Si des libertaires se sont encore trompés sur Rassinier dans les années 1960, ce qui est fort regrettable, il me semble que ce n'est là qu'une raison de plus pour ne plus jamais emboîter leur pas à son sujet. Une erreur ne peut être effacée, mais on doit quand même s'abstenir de la reconduire !

Bien sûr qu'on peut citer Rassinier, comme on peut aussi, dans différents registres, citer Louis Ferdinand Céline, Joseph Goebbels, Alfred Bäumler, Leni Riefenstahl, ou Carl Orff : en précisant de qui et de quoi il s'agit, et pour quelle raison particulière on est amené à produire une citation de ce genre d'énergumène : pour une raison qui ne peut jamais être, en aucun cas, de reprendre et de prolonger un axe de pensée de leur part. Ce qui m'amène directement à Dauvé.

En ce qui le concerne, je tiens à faire observer que mes mises en cause ne portent nullement sur un camarade qui s'est trompé, comme on disait en Italie dans les années 1970 à propos des terroristes. Comme on s'en souvient, cette expression était d'ailleurs déjà fautive à l'époque, bien que pour d'autres raisons. En tout cas, cette catégorie de l'erreur, comme celle du changement évoquée à propos de Rassinier, me semblent relever (Vincent me le pardonnera, j'espère) d'une époque pré-dialectique, et même pré-freudienne. Elles ne sont plus très convaincantes, depuis qu'on enregistre lapsus et actes

manqués. En tout cas, elles ne le sont plus lorsqu'elles veulent assumer une fonction explicative. Il me semble que le plus souvent, on ne peut plus leur accorder que des fonctions descriptives, et encore. Quand je dis : « Je me suis trompé », l'auditeur naïf se dira : « Quelle honnêteté, quelle franchise, quel courage ! », mais au fond de moi, je sais bien que cet aveu m'en évite d'autres, plus pénibles, tant il est vrai que je distingue obscurément pourquoi je me suis trompé : et l'aveu de m'être trompé me dispense de venir sur ce terrain, et me permet de conserver l'opportune obscurité. De même, tel garçon ayant mené au cours de nombreuses années une vie de carriériste corrompu me dira : « J'ai fait tant de bêtises ! » pensant indiquer par la même occasion qu'il a changé, qu'il s'est « refait une virginité » et qu'il est par là même digne de toutes les amitiés en général, et de la mienne en particulier, mais il ne fait que montrer par son exemple que les deux catégories, l'erreur et le changement, ont décidément un air de famille impossible à ignorer. Laissons-les ensemble, en joli duo hypocrite.

Dans un petit nombre de cas, j'admets volontiers que la catégorie de l'erreur peut suffire, par exemple quand vraiment on se trouve dans une sorte de distance et d'ignorance importantes avec le sujet traité, et qu'on a nagé dans l'aléa. Mais ce qui importe, c'est que ces cas-là ne concernent pas du tout notre sujet, comme on peut voir aisément.

Enfin, pour revenir rapidement sur un passage de Vincent (« Je comprends aussi qu'on puisse avoir les boules contre des gens qui prétendaient avoir raison contre tous, et ne s'en plantaient pas moins lamentablement parfois ») : de ma vie je n'ai jamais reproché à quiconque de vouloir avoir raison, y compris contre tous, ni de s'être planté. Il me semble bien plutôt que c'est ce double dispositif qui définit le genre humain, dans son activité intellectuelle : car celui qui ne voudrait pas avoir raison serait une sorte de castrat, tandis que celui qui ne se tromperait jamais serait un dieu ; les humains, eux, en naviguant entre Charybde et Scylla, échappent fort heureusement au naufrage contre ou l'autre de ces rochers infâmes. Ce sort auquel sont exposés les mortels, il convient donc de l'assumer, sans en faire reproche à qui que ce soit, et les erreurs ne doivent pas nous dissuader de vouloir avoir raison, mais plutôt nous inciter à y travailler mieux. Quant au problème concernant Dauvé, il me paraît d'un autre acabit. Il suffit de reprendre les résumés biographiques fait par Daeninckx pour voir affleurer de quoi il s'agit et sur quoi je n'ai pas grand-chose à ajouter, à deux précisions près :

a) quelqu'un qui se comporte dans la continuité de cette façon ne m'inspire que la plus grande méfiance, et l'envie d'aller me laver les mains ;

b) il s'agit d'une continuité qui mérite d'être éclairée d'une façon autre que « politique ».

En effet, aucune pensée critique ne pouvait s'imaginer gagner quelque chose (s'améliorer, devenir plus concrète, plus complète) en se référant à Rassinier et à la négation des camps ou du génocide. Si comme cela eut lieu elle se met néanmoins en devoir de le faire, c'est donc qu'elle a d'autres raisons. Or le soutien que Dauvé avait apporté à partir de 1979 (« La Guerre Sociale » n° 3) au négationnisme, à Rassinier et à Faurisson, n'avait certainement pas été anecdotique ou négligeable, et je ne pense pas avoir eu tort en parlant de « franc soutien » Non ? Et quand et comment Dauvé aurait-il pris ses distances avec cela ? En 1980, en écrivant avec Guillaume, Carasso, Quadruppani et les autres que Faurisson était resté sur le terrain du mythe au lieu de le déconstruire ? Alors que dès 1983, avec « La Banquise », les mêmes vieilles lunes continuaient leur sinistre litanie ? Quand ce qu'on affirme est devenu à ce point indéfendable et un objet de dégoût public, on ne montre pas qu'on s'est « trompé » en le disant, plus ou moins discrètement, mais en rompant catégoriquement et définitivement avec une telle attitude. Mais « La Banquise » n'a rien fait de tel. Daeninckx a beau être ce qu'il est, il en a dressé une chronologie qui ne me paraît pas erronée. Mais ce n'est là qu'un épisode d'une sorte de saga où la récurrence est la règle.

Si l'on prend la carrière intellectuelle de Dauvé, on s'aperçoit qu'il a successivement défendu des positions qui se distinguaient de la pensée critique libertaire, situationniste, conseilleriste ou autre par des particularités qui, dans l'ordre chronologique, furent : l'adhésion (bordiguiste) au mythe du Parti, rejeté alors par toute la pensée critique, sans exception ; puis l'adhésion au mythe négationniste, contre le complot des victimes ; enfin, la défense de la pédophilie et du viol comme mythes d'une sexualité libre, brimée par les victimes. Cette succession d'« erreurs » demeure apparemment inexplicable si l'on reste sur le plan de la critique révolutionnaire, et si l'on ne se reporte pas sur un autre terrain. Car la logique qui se manifeste dans cette série n'est autre que la prolifération d'un discours qui se pré-

sente, au-delà de sa façade critique, comme authentiquement pervers. J'utilise le terme de perversion non pas dans son acception moraliste, mais au sens où ne se contentant pas de nier la supposée castration maternelle, le pervers veut imposer sa loi privée en exhibant à d'autres, pour l'imposer, sa particularité, qui en est le désaveu (son fétiche). Dans son envie de dominer le champ de la pensée critique, Dauvé n'a jamais cessé de vouloir faire avaler des couleuvres, les plus disproportionnées possibles, à ceux qui le prenaient au sérieux, sous la menace implicite que si l'on ne gobait pas, on était ringard. Bref, il n'a affecté de briser des mythes que pour instaurer les siens : misant sans cesse sur une pierre philosophale aussi sordide que possible afin de mouiller tous ses suiveurs. C'est là la logique subjective qui échappe à Daeninckx (ou qui ne l'intéressait pas), et que Dauvé partage probablement avec certains de ses acolytes (faut-il ajouter que je partage tous les « préjugés » nourris par Debord et par Martos à propos de Quadruppani ?). Sur un tel terrain, qui est fondamentalement non critique, la recherche critique ne pourra jamais trouver une assise défendable. On dit souvent, à propos de quelqu'un dont on n'est pas sûr, que toutes les dérives restent possibles. Ici, c'est bien pire : elles ont toutes déjà eu lieu.

Or Dauvé est incontestablement la référence la plus souvent citée dans votre texte. De telle sorte qu'il apparaît au lecteur, forcément, comme une sorte d'auteur de prédilection, ou d'autorité théorique centrale. Ce n'est pas ce que vous vouliez ? Je n'en doute pas un instant. Mais on rencontre ici une difficulté fréquente, voire universelle : personne ne lit ce qu'il a écrit comme le lira un lecteur (moi non plus, qu'on se rassure). Ce que vous ne vouliez pas s'effectue pourtant malgré vous. Pour utiliser une expression un peu provocatrice : voulant vous servir d'un auteur, vous finissez par le servir. L'acceptez-vous ? Voilà la question qui se pose, à propos de celui dont Myrtille écrivait : « On connaît le parcours de cet oiseau. » Et c'est à vous qu'elle se pose, bien évidemment : Voulez-vous vraiment défendre l'oiseau ?

Venons-en à votre intention de faire circuler les lettres que les uns et les autres vous adressent, notamment en se référant à celle d'un tiers que vous sollicitez ensuite pour la réplique. Pour rejoindre ce qu'a écrit Vincent dans son mail du 29 août et en allant plus loin dans la même direction, je trouve franchement qu'il s'agit là d'un genre hybride, voulant susciter la discussion, mais en même temps très éloigné d'elle puisque tout le monde s'adresse à une instance centrale de redistribution tout en « répondant » à un autre individu, mais sans réellement s'adresser à lui. Le rôle que vous serez amenés à jouer est celui d'un hygiaphone doublé d'un casque bleu, vu la palette des gens qui sont invités à participer et il ne vous reste qu'à jouer la zone tampon pour édulcorer, inévitablement, les points de friction qui surgissent.

Bref, en ce qui me concerne, je n'ai pas changé d'avis : mon intention de ne pas correspondre avec Dauvé, pour les raisons évoquées plus haut, reste pleine et entière, et s'applique aussi bien à des lettres qui ne seraient plus signées que de mes initiales, ou encore délestées des passages que celui que vous mettez en position de destinataire n'apprécierait pas ; de même que je ne veux pas avoir connaissance des « réponses » de Dauvé, qui me parviendraient indirectement, et auxquelles je répondrai encore en vous écrivant, in saecula saeculorum. Le fait est que je vous écris à vous, les Giménologues, en tant qu'uniques destinataires, et en aucun cas à quelqu'un dont je vous ai exposé ci-dessus les sentiments qu'il m'inspire. Ecrire, c'est témoigner de l'amitié. Même si c'est pour critiquer. Il y a des gens que je ne critiquerai pas.

### **Fabrice à Jean-Pierre**

J'ai lu attentivement la lettre que Vincent t'a adressée le 27 août dernier. Ta réponse du 17 septembre expose nombre de très justes arguments à l'encontre de Rassinier et de Dauvé. Mais elle ne nous éclaire pas sur la position équivoque de ton correspondant. Il écrit notamment :

• « Je n'ai pas considéré à l'époque, ni ne considère aujourd'hui, obligatoirement honteux de citer Rassinier : tout dépend de comment on le fait. » « A l'époque », c'est-à-dire au moment où Dauvé soutenait : « Personne n'est "responsable" des famines qui déciment les populations, mais les nazis, eux, ont voulu exterminer. Pour extirper ce moralisme et cette absurdité, il importe d'avoir une conception matérialiste des camps de concentration, montrant qu'il ne s'agissait pas d'un monde aberrant ou dé-

mentiel, et qu'il obéissait au contraire à la logique capitaliste "normale" appliquée seulement à des circonstances spéciales. Dès leur origine comme dans leur fonctionnement, les camps faisaient partie de l'univers marchand capitaliste. Les ouvrages de Rassinier sont utiles à cet égard. » Bref, Rassinier vient à l'appui de la falsification négationniste selon laquelle la volonté exterminatrice des nazis serait une « absurdité ». Il en va de même dans un texte de « La Guerre sociale » cosigné par Dauvé. On y lit qu'« à la lecture de Rassinier », Dauvé et consorts ont « été fortement ébranlés » « par l'idée que l'on ait pu organiser un bluff » à propos de « l'utilisation des chambres à gaz ». Dans ce contexte, où il apparaît clairement que Rassinier a été utilisé « à l'époque » pour nier la réalité indiscutable de l'extermination des Juifs dans les chambres à gaz, comment était-il possible de le citer sans honte ? Qui l'aurait fait, comment et pour défendre quoi ? Et aujourd'hui comment donc peut-on, au juste, citer sans honte Rassinier ? Ce qui nous conduit au point suivant.

- (Toujours à propos de Rassinier) « son lent et progressif glissement vers une forme de collaboration avec l'extrême droite est aussi à mettre sur le compte de l'aveuglement et de la surdité de ces anciens camarades de gauche à l'endroit de certaines questions qu'il avait soulevées dans son "Mensonge d'Ulysse" ». Je passe sur cette surprenante justification de la collaboration de Rassinier avec l'extrême droite. Faut-il rappeler ce dont on parle ici ? Selon l'auteur de « Bagatelles pour un massacre », « Le Mensonge d'Ulysse » est « un ouvrage splendide digne des meilleurs salons ». Ce connaisseur écrit à Albert Paraz, préfacier du « Mensonge d'Ulysse » et collaborateur de l'hebdomadaire d'extrême droite « Rivarol » : « Son livre admirable va faire grand bruit – quand même il tend à faire douter de la magique chambre à gaz ! Ça permettait tout ! » En effet, Rassinier minorait l'extermination : « Mon opinion sur les chambres à gaz ? Il y en eut : pas tant qu'on croit. Des exterminations par ce moyen, il y en eut aussi : pas tant qu'on l'a dit. » Mais l'apprenti négationniste ne s'en tenait pas à cette sensationnelle découverte. Il mettait ni plus ni moins en doute le projet d'extermination nazi. Et, comme le rappelle Nadine Fresco, « "Le Mensonge d'Ulysse" (...) dénonçait les détenus communistes comme ayant été, bien plus que les SS, responsables des exactions commises dans les camps. » A la lumière de ce rappel, quelles sont précisément les questions que soulevait « Le Mensonge d'Ulysse » à l'endroit desquelles ses anciens camarades de gauche auraient manifesté « de l'aveuglement et de la surdité » ?

- « Dauvé s'est plus ou moins expliqué sur cette dérive autour des thèses de Faurisson et de Rassinier. » « Plus ou moins » s'expliquer, est-ce « plus ou moins » justifier sa « dérive » ou « plus ou moins » la « critiquer » ? En quoi au juste consistait cette « dérive » selon ton correspondant ? Et ces « thèses », terme neutre s'il en est, sont-elles discutables ou bien, oui ou non, sont-elles des falsifications ? Voilà autant de questions non dénuées d'intérêt auxquelles on attend toujours une réponse.

### **Vincent à Jean-Pierre**

J'avais pensé répondre à la totalité de ton courrier, mais je vais en fait le scinder en deux. Je réponds aujourd'hui à la première partie concernant Dauvé. Pour entrer en matière, je précise que je ne cherche pas à « rattraper » Rassinier, mais seulement à rappeler qu'il a dérapé, sans doute en raison d'un terrain favorable chez lui (ressentiment, etc.), mais aussi d'une attitude d'hostilité à son égard de la part de ceux dont il aurait pu attendre un soutien. Il avait déjà dérapé également en 1934 parce qu'il venait du Parti communiste d'avant 1932, date à laquelle il en avait été exclu, qui voyait des mencheviks partout et dans Hitler un moindre mal, comparé au Parti socialiste (cf. Rudolf Rocker, "La tragédie de l'Espagne"). Cette obsession a sans doute été conservée, et transposée, dans une certaine ultra-gauche, et ce d'autant plus facilement dans les années 1970 et 1980 qu'on ne risquait pas ainsi de favoriser l'avènement d'un nouvel Hitler. À mon avis, tu forces néanmoins un peu le trait en comparant, par exemple, Rassinier à Mussolini, ce qui te permet, bien sûr, d'émettre dans la foulée des doutes sur la possibilité de « changer de pied en cap ». Mais je n'ai pas dit que s'était opéré un tel changement chez Rassinier ; j'essaie seulement, en évitant de me situer du côté de la condamnation morale, de comprendre son évolution, trop délaissé la fleur au profit du fruit, pour reprendre ta métaphore. Je pense, à la différence de ce que tu avances, que Dauvé et Cie, comme tu dis, ont soutenu le Rassinier d'avant-guerre (position critique de l'antifascisme), même si ce n'est pas assez explicite, ainsi que celui de l'immédiat après-guerre. Il n'en reste pas moins que tu as raison d'attribuer à Dauvé un « franc sou-

tien » à l'égard de Rassinier, car même si sa mention de celui-ci n'est qu'un bref renvoi, dans une note de bas de page, à ses ouvrages, il aurait dû en dire plus sur ce qu'ils contiennent, et prendre ses distances au moins avec ceux qui ont suivi le "Mensonge d'Ulysse". Le point de plus grande culpabilité de Dauvé me semble porter sur la question du caractère belligérant des juifs (parler de « communauté juive » est un euphémisme) vis-à-vis de l'Allemagne nazie. On voit bien que sur ce point, et cela nous confirme l'influence du Rassinier d'avant-guerre sur Dauvé et Cie, Dauvé, si l'on en croit Dominique Blanc dans « La Guerre sociale » n° 7, p 34, reprend plus ou moins à son compte la vision partagée par la mouvance socialiste, que mentionne Nadine Fresco p 337 de son « Fabrication d'un antisémite », dont fait partie Rassinier en 1934. Et il semble bien que Dauvé ne parvienne pas par la suite à s'expliquer sur ce point, et qu'il se serve de « La Guerre sociale » comme d'un déversoir de certaines de ses propres assertions : il les jette là en croyant s'en débarrasser, ce que Dominique Blanc ne le laisse pas faire... Je savais, sans que tu me le dises, que tu n'étais pas un disciple du Debord-qui-ne-se-corrige-pas. Nous nous connaissons à peine, mais j'avais bien perçu cela, et c'est bien pourquoi je prétendais attirer ton attention sur ce qui m'apparaissait comme une contradiction entre cette liberté d'esprit et un propos privant en quelque sorte par avance Dauvé de la possibilité de se corriger (« qu'est-ce que ça change ? ») Il est vrai que tu t'expliques plus longuement sur ce point dans ton dernier courrier, en exposant où et comment il a, selon toi, persisté dans sa démarche « sinistre ». Tu poses donc aussi la question de savoir où et comment Dauvé serait revenu sur cette activité passée en défense de Rassinier et Faurisson, ainsi que de leurs thèses. Je ne suis pas actuellement en mesure de répondre dans le détail à cette question, mais je pense néanmoins qu'il existe des éléments de réponse dans son texte « L'horreur est humaine », ainsi que dans son « Bilan et contre-bilan », même si, je te l'accorde, ses explications ne sont pas limpides... Mais comme je crois que nos sensibilités divergent quelque peu sur ce point, et que nous n'allons pas nous lancer dans de fastidieuses explications de textes, je propose de laisser la question pendante pour le moment, dans l'attente, peut-être, de recherches plus approfondies. Concernant la circulation tronquée ou non de nos échanges, nous nous proposons d'opter pour la première option parmi les deux que tu énumères, d'autant plus que je suis très proche des analyses que tu fais (ou que nous faisons ensemble, comme tu le soulignes). Nous préférons, après discussion avec Myrtille, éviter de placer quoi que ce soit sur le site qui se rapporte au cas Dauvé et ses prolongements, car nous pensons que le site se verrait rapidement plombé par des discussions, accusations et procès à n'en plus finir qui n'auraient peut-être pas un rapport très direct avec ce qui a réuni les Giménologues autour de la vie d'Antoine Gimenez et de la tentative révolutionnaire en Espagne. Je pense évidemment que tout se tient et qu'il faudrait idéalement pouvoir traiter toutes les questions de front, mais nous n'en sommes actuellement pas capables, je le crains. Nous n'avons pas encore arrêté notre position au sujet de Dauvé, et nous ne savons pas encore s'il faudra prévoir une note de bas de page qui la préciserait. Il se pourrait aussi qu'une nouvelle version notablement augmentée de la postface remette en quelque sorte Dauvé à une plus juste place. Pour conclure très provisoirement sur cette question, je dois préciser qu'à mon sens le propos de Myrtille – « on connaît le parcours de cet oiseau » – était un petit peu rapide, car nous ne connaissons pas l'oiseau directement, bien sûr, que nous le connaissons mal dans son cheminement théorico-politique et que le propos ne visait qu'à signaler, au cas où tu aurais cru que nous ne savions rien d'autre à son sujet que ce qu'il avait écrit en préface à « Bilan », que nous connaissions quand même les grandes lignes de son parcours. Mais je dois dire que je ne regrette pas, dans l'état actuel de ma connaissance du dossier, de l'avoir cité, même sans note de bas de page, et je doute qu'il soit beaucoup plus servi par l'hébergement dans notre livre de quatre de ses propositions que nous ne sommes servis nous-mêmes par ces réflexions tout à fait utiles que nous lui avons empruntées. Nous ne cherchons pas à défendre l'oiseau parce que nous ne cherchons pas non plus à le mettre en accusation. La raison principale en est que cette « dérive » mériterait d'être analysée théoriquement : il faudrait montrer en quoi certains des théoriciens les plus avancés de l'ultra-gauche conseilliste et/ou post-bordiguiste ont posé certains jalons d'une meilleure compréhension de notre époque et se sont arrêtés en route, sans accéder à ce qu'exposera un peu plus tard Moïse Postone dans sa « Logique de l'antisémitisme ». Et je pose comme hypothèse que c'est cette insuffisance théorique, et non leur perversité, qui a poussé ces individus sur ces voies de traverse qui sont rapidement devenues des traverses pour la critique.

## Jean-Pierre à Vincent et Myrtille

De plus, pour que vos lecteurs en aient connaissance sans attendre davantage, il suffit d'utiliser également le procédé simple et non équivoque auquel vos amis de Marseille ont pensé, alors que vous hésitez à l'employer, et d'inscrire sur votre site une note du genre : « Pour couper court à toute polémique inutile, les Giménologues précisent qu'avoir eu recours à des citations de Gilles Dauvé aux p 516, 523 et 524 de leur « Postface » ne doit évidemment pas être interprété comme une quelconque caution apportée au courant négationniste qui s'était fait jour au sein de l'ultra-gauche, ni aux attermolements et pseudo-autocritiques qui avaient suivi, de la part de quiconque. D'ailleurs, une nouvelle édition du livre comportera une version révisée et approfondie de la « Postface », présentant dans la mesure de nos moyens une chronologie raisonnée des points de vue critiques manifestés à propos de la Révolution espagnole, par ordre de leur apparition sur la scène de l'histoire. Par là même, un objectif important sera atteint : celui d'éviter que des prises de position récentes en arrivent, intentionnellement ou involontairement, à éclipser de façon injuste des sources plus anciennes, voire contemporaines des événements. » Ce qui me semble effectivement le plus déplorable en la matière, ce n'est pas que nous soyons en désaccord sur ceci ou sur cela, mais que dans l'ensemble de vos arguments, on doive percevoir un côté fuyant et instable qui paraît réellement étrange, et, surtout, peu acceptable sur des sujets à la fois plus importants et plus nets que ce que vos réflexions ne laissent entendre : il me semble en effet que la complication tient moins au sujet qu'à la façon de le traiter et là, désolé, je ne peux m'empêcher de penser que cette complication artificielle est forcément intentionnelle. En un mot : ce ne sont que procédés dilatoires. En voici quelques échantillons :

a) Vincent reprend son ancien argument psychologisant (pour ne pas dire maternant) selon lequel Rassinier aurait manqué de soutien (par rapport à quoi ?) et que cet esseulement relatif expliquerait ses dérives : pensez-vous qu'il serait bon de généraliser ce genre de considération ? Si demain je m'inscrivais au Front national, irai-je expliquer dans les colonnes de « L'Express » que ma volte-face est entièrement due à l'incompréhension que j'ai rencontrée chez les Giménologues ?

b) Quand l'époque moderne, occupée à d'innombrables expérimentations plus ou moins rentables, veut repousser une critique opposée à ses agissements, elle qualifie volontiers cette dernière de « condamnation morale », laissant entendre qu'elle-même, se plaçant sur un plan scientifique et rationnel, s'est du même coup située au-delà de la morale ; et qu'une condamnation qui ne chercherait pas à la « comprendre » (comme disent les infirmiers psychologiques et les avocats de la défense) ne peut être que « morale », c'est-à-dire crispée et vieillotte. Mon bonheur est donc très relatif en lisant que cette argumentation pilote du modernisme, est appliquée par Vincent à ce que j'ai écrit sur Rassinier. Et où avais-je la tête pour ne pas comprendre que pour paraître moderne, il convenait de surtout « ne pas chercher à mettre l'oiseau en accusation » ? L'Inquisition radicale est désormais révolue, voilà cette bonne nouvelle proclamée urbi et orbi. Mais alors, cessez donc de correspondre avec un Torquemada de pacotille !

c) Ce mien bonheur ne faiblit pas quand dans la phrase qui suit, j'apprends que le vilain Rassinier, qu'il faut néanmoins « comprendre », ne commence qu'après « Le Mensonge d'Ulysse » – qui relève donc, lui, de la catégorie du bon Rassinier. Mais quelles étaient donc les qualités qui rendaient ce livre acceptable, voire intéressant ? Dois-je m'en remettre au célèbre jugement dithyrambique prononcé par Céline ? Faut-il trouver original ou radical que les SS aient été banalisés en regard du diable communiste ? Faut-il féliciter les SS d'avoir sauvé Rassinier de la vindicte communiste et enfin « comprendre » que son incarcération fut aussi son salut ? Faut-il acclamer comme un lever de soleil de la connaissance historique que ce furent les kapos qui massacrèrent les prisonniers, et non l'autorité nazie ? Est-ce donc, en un mot, cette énorme accumulation de saloperies pitoyables qui méritent d'être situées en amont de la coupure épistémologique rassinienne ? Mais, ô bienveillants Giménologues, pour qui me prenez-vous ?

d) Ma surprise ne faiblit pas non plus lorsqu'il s'agit de García Oliver et des Gitans. Selon Vincent, l'ancien membre des Solidarios aurait témoigné d'une attitude raciste vis-à-vis des Gitans, point de vue « qui aurait pu, si le génocide les concernant avait pris historiquement autant de charge émotionnelle que celui visant les juifs, lui valoir un traitement identique à celui d'un Rassinier ». Il me semble, sauf erreur, que toute cette histoire à propos des Gitans repose pourtant sur peu d'éléments, et sur au-

cun fait réel : même les critiques que César Lorenzo, qui ne le supporte pas, assène à García Oliver ne permettent guère de l'assimiler à des fascistes Ce qui lui est reproché, c'est un soi-disant anarcho-bolchévisme. Toute l'histoire du racisme anti-gitan repose sur le fait que s'opposant à Marianet, d'ascendance gitane, García Oliver s'emportait et le traitait de Gitan, comme quand on est en colère, on peut traiter quelqu'un de gros lard, d'ivrogne, de sale alsacien ou de freluquet. Je doute fort que ces propos cavaliers sur les Gitans (César Lorenzo, « Le mouvement anarchiste en Espagne », nouvelle édition 2006, p 297 et p 325) permettent de subodorer des intentions génocidaires ! En revanche, que faut-il penser de la proclamation antisémite du « Gitan » Marianet (p 326) ? Quant à Garcia Oliver, il fut connu pour être particulièrement philosémite (ibidem). Mais le pire, il me semble, n'est pas ce grossissement commode des focades de García Oliver : bien pire m'apparaît de les mettre sur un même plan que l'extermination réelle des Juifs par les nazis, voulue et accomplie, et donc de comparer un anarchiste espagnol comme García Oliver avec le régime hitlérien, avec pour seul critère de différence la « charge émotionnelle » accordée aux Juifs, et non aux Gitans. C'est horrifant ! Qui a réellement massacré les Gitans ? Les anarchistes espagnols, ou ceux qui ont aussi massacré les Juifs ?

e) De même, toujours selon Vincent, la tournée de Rassinier en Allemagne aurait visé de façon parfaitement humaniste à « ne pas essentialiser l'Allemand sous la figure de l'incorrigible nazi » : et ce, je suppose, d'autant plus aisément que la tournée était faite avec l'aide d'un ancien Waffen SS ? J'hallucine.

f) Vincent affirme que Dauvé avait fait son autocritique. Je demande où et comment. Alors, Vincent répond : « Je ne suis pas actuellement en mesure de répondre dans le détail à cette question. » On rigole ?

g) Après tous ces échanges, et après tout ce qu'on savait déjà avant ces échanges, Vincent écrit : « Nous n'avons pas encore arrêté notre position au sujet de Dauvé. » J'estime que cette formulation, et la façon dont elle intervient, constituent un authentique procédé négationniste et qu'il convient d'en tirer toutes les conséquences, puisque de toute façon, Vincent « ne regrette pas, dans l'état actuel de ma connaissance du dossier, de l'avoir cité ». « Dans l'état actuel », c'est par prudence ?

h) On n'est pas non plus surpris, après avoir traversé de telles vagues de chassé croisé de la vérité, de lire que le fait que Dauvé avait « accepté de paraître aux côtés d'une telle philippique peut passer, au moins en partie, pour une autocritique », mais que, sans transition : « Problème : Dauvé semble renier par la suite cette participation. » Dans vos dernières lettres, on ne quitte décidément que rarement la sphère du court-circuit.

i) Enfin, Vincent, qui possède un indéniable talent pour une forme bien particulière d'euphémisme réconciliateur, croit utile d'ajouter que « certains des théoriciens les plus avancés de l'ultra-gauche conseilliste et/ou post-bordiguiste ont posé certains jalons d'une meilleure compréhension de notre époque et se sont arrêtés en route, sans accéder à ce qu'exposera un peu plus tard Moishe Postone dans sa « Logique de l'antisémitisme ». » Bref, ils se seraient « arrêtés en route », nel mezzo del camin de la loro vita (faute de carburant, ou pour étancher leur soif), au milieu d'une route qui menait à Postone et donc à une position anti-antisémite, alors qu'ils ont en réalité bifurqué vers une idéologie antisémite : en matière de slalom, on ne fait pas mieux ! En enjolivant de la sorte une chose en la faisant passer pour son contraire, on fait passer de surcroît un second message, plus ou moins subliminal : ils auraient donc « posé certains jalons d'une meilleure compréhension de notre époque ». J'espère pour eux, en tout cas, que cette seconde affirmation a plus de consistance que la première.

j) Myrtille écrit que Dauvé est « une épine », mais ajoute qu'il faut « l'assumer ». S'il en est ainsi, et bien, souffrez, souffrez, c'est ainsi que vient la rédemption.

k) Myrtille m'adresse cette phrase sibylline : « J'estime qu'il faudrait arriver un jour à tirer la question vers le haut : c'est-à-dire approcher théoriquement le pourquoi et le comment de la prégnance de la question du mensonge dans la pensée critique de la fin des années 1970. » Je ne sais pas quoi répondre. J'ai vécu les années 1970, et « la prégnance de la question du mensonge », même sous la forme du complot, ne m'a jamais paru trop lourde à porter. Disons peut-être qu'elle va de pair avec ce que Nietzsche appelait l'art de la digestion : une fois qu'on a compris quelque chose, on la traite, et on va plus loin. La maladie moderne, toujours selon le même auteur, étant de ruminer à perte de vue et

sans ne jamais pouvoir se décider : les mensonges et les complots, c'est sûr, ont besoin d'une dyspepsie généralisée pour étendre leur empire. C'est là, si vous le permettez, un conseil que je vous donne, et ce sera aussi le dernier. Car de tout ce qui précède, il y a au moins deux choses qui ressortent avec une absolue clarté : selon vous, on ne peut rien affirmer, sauf à affirmer immédiatement son contraire, de sorte qu'on ne quitte jamais un jeu à somme nulle ; et il n'y a donc, comme on peut voir, strictement rien, dans cette lettre, que je puisse accueillir favorablement. Je le déplore, tout en soulignant quand même qu'il s'agit là d'une sorte de prouesse absolue. Alors, qu'est-ce qui vous pousse à ce genre d'illogismes démoralisateurs ? Vouloir justifier une citation malencontreuse, désormais publique ? Je ne le pense pas, car si d'une part, personne n'est à l'abri d'une maladresse, vous êtes exactement sur le point de la réparer. Vouloir défendre quelqu'un avec qui vous entretenez des liens amicaux ? Vous dites que vous ne connaissez pas Dauvé. Par fidélité à votre biographie, vouloir défendre une période révolue de la théorie critique (l'amalgame entre l'ultra-gauche et le négationnisme) à laquelle vous n'auriez pas été étrangers ? Je n'en sais rien. Manifestement, du moins je le crois, vous n'êtes pas de ceux qui écrivent seulement « pour avoir raison », et vous êtes parfaitement capables d'autocritique. Et pourtant, comme vous pouvez constater dans ce qui précède, vous vous livrez à une série ininterrompue de contorsions qui tournent autour du pot, et qui, de ce fait, montrent qu'il doit bien y avoir un pot quelque part. Je vous laisse le plaisir de le découvrir sans moi, car franchement, dans des conditions aussi susceptibles de faire vaciller ma confiance, je ne ressens plus l'envie de se voir et de prolonger des liens amicaux. Sur la demande de Fabrice, je vous joins deux courriers qu'il m'avait adressés en réaction à nos échanges. Quant aux autres personnes qui auront eu par mon biais connaissance de notre discussion, je leur laisse le soin de se déterminer librement. Peut-être Jean-Luc aura-t-il l'envie d'en discuter avec vous lors de votre passage. Pour ma part, cette envie n'existe plus, car je n'ai que trop senti le style fuyant des réponses.

### **Fabrice à Jean-Pierre**

J'ai lu et relu soigneusement les courriers de Myrtille et de Vincent. Je ne peux me satisfaire sur une question aussi importante que le négationnisme d'une pareille désinvolture et de telles hésitations. Je trouve cela d'autant plus étrange que je les sais par ailleurs capables de précision, de clarté, de connaissances variées et d'une compréhension historique rigoureuse. Voici les éléments qui nourrissent cette appréciation. Courriel de Myrtille du 6 octobre 2006 :

- La « tolérance de représentants de l'ultra-gauche à l'égard de la pédophilie » n'est pas présumée par Daeninckx. Il la prouve citations à l'appui. En voici un florilège accablant : « Le principal traumatisme que subit l'enfant "victime" d'un satyre provient de ses parents qui en font tout un plat, alors que lui, s'il n'y a pas eu de violence, aurait plutôt tendance à s'en foutre. » (« La Banquise », n° 2) « On verra tel prof d'université dans le vent réagir avec la même hystérie qu'une prolétaire, si quelqu'un s'avise de jouer à touche-pipi avec son enfant. » (« La Banquise », n° 1) « Combien de meurtres commis par des pédophiles auraient pu être évités, si la pédophilie (...) était moins dramatisée ? Mais dans la haine que certains parents étalent, dans cette douleur entretenue par les hurlements de chacals de village et médiatisée par la plus basse ordure journalistique, on sent comme une parenté avec la fureur du propriétaire cambriolé. » (« Mordicus »)
- Sur « la question du mensonge dans la pensée critique des années 1970 », on ne peut mettre dans le même sac la dénonciation des mensonges de l'Etat italien dans l'affaire Moro ou des mensonges nucléaristes à propos de Tchernobyl et la pseudo critique négationniste du « mythe » de l'holocauste. Le faire, c'est se livrer à un amalgame.
- A propos de Rassinier, le choix se réduirait à la condamnation morale ou à la compréhension de son évolution. Je récusé cette alternative factice, dans ce cas particulier comme dans tous les autres, parce qu'elle revient à interdire de critiquer l'évolution de quelqu'un par suite d'une compréhension exacte de ses raisons. D'ailleurs, après avoir affirmé préférer comprendre Rassinier plutôt que le condamner moralement, Vincent ne se prive pas d'indiquer ce qui constitue, selon lui, « le point de plus grande culpabilité de Dauvé » pour conclure que ni Myrtille ni lui ne cherchent « à mettre en accusation Dauvé »...

- Alors que tu rappelais dans ta lettre du 17 septembre que Rassinier était retourné en Allemagne en 1961 pour « une tournée de conférences organisées par un ancien Waffen SS », Vincent te répond « qu'il s'agissait là pour lui de ne pas essentialiser l'Allemand sous la figure de l'incorrigible nazi » ! A ce compte-là, on pourrait dire que Pierre Guillaume a évité d'« essentialiser » le Français sous la figure de l'incorrigible collabo en vendant les ouvrages de la Vieille Taupe à la fête du Front national.
- Vincent, qui écrivait, dans sa lettre précédente, que Dauvé n'avait pas soutenu Rassinier, admet maintenant qu'il l'a fait. Mais il a seulement soutenu le premier Rassinier, celui de l'avant-guerre et du « Mensonge d'Ulysse ». Or on peut lire plus loin que le Rassinier d'avant-guerre appartenait à une mouvance socialiste qui tenait les Juifs pour des fauteurs de guerre. Dauvé soutenait donc un antisémite. Quant au « Mensonge d'Ulysse », ce livre est déjà un témoignage de la dérive de Rassinier. Des antisémites notoires comme Céline et Paraz ne s'y sont pas trompés Soutenir l'auteur du « Mensonge d'Ulysse » c'est déjà soutenir l'insoutenable.
- Tout en reconnaissant que les explications de Dauvé sur son passé négationniste « ne sont pas limpides » et qu'il a, de surcroît, renié sa participation à un recueil autocritique sur la question, Vincent ne veut pas se « lancer dans de fastidieuses explications de textes » et propose « de laisser la question pendante pour le moment, dans l'attente, peut-être, de recherches approfondies » ! Concernant Dauvé, je n'ai pas besoin de « fastidieuses explications de textes ». Il se condamne lui-même, et par son négationnisme passé, et par son incapacité à le critiquer sans ambiguïté. Je rappelle ici que la première édition de « Libertaires et ultra gauche contre le négationnisme » a été mise au pilon par l'éditeur pour supprimer une phrase particulièrement compromettante de Dauvé : « Les chambres à gaz, gigantesque détail de la Seconde Guerre mondiale ». Je ne considère pas non plus que l'on puisse laisser une question aussi importante « pendante », ni « pour le moment », ni « dans l'attente, peut-être, de recherches approfondies ». Au contraire, j'estime que le règlement d'une telle question, quand elle se présente, est un préalable à toute discussion sur quelque autre sujet que ce soit. Et je n'admets pas qu'on explique des appréciations radicalement opposées sur ce point crucial par une divergence de sensibilité (les goûts et les couleurs, comme on sait, ne se discutent pas) C'est pour moi une affaire de principe hors de discussion : on ne badine pas avec la falsification, dont le négationnisme est l'expression concentrée la plus extrême qui se puisse concevoir.
- Comme si cette proposition dilatoire ne suffisait pas, Vincent et Myrtille te proposent d'« éviter de placer quoi que ce soit sur le site qui se rapporte au cas Dauvé », tout en affirmant qu'il « faudrait idéalement pouvoir traiter les questions de front » ! La compréhension unitaire relèverait de l'idéal, par essence impraticable, auquel s'opposerait la pratique, forcément fragmentaire. C'est une parfaite illustration, si je ne m'abuse, de ce qu'on appelle l'idéologie. Il conviendrait donc d'escamoter la question Dauvé pour ne pas compromettre le site des Giménologues – bien que tout se tienne, « évidemment ».
- « Certains des théoriciens les plus avancés de l'ultra-gauche conseilliste et/ou post-bordiguiste ont posé certains jalons d'une meilleure compréhension de notre époque et se sont arrêtés en route, sans accéder à ce qu'exposera un peu plus tard Moïse Postone dans sa "Logique de l'antisémitisme". » En clair, puisque c'est de l'extermination dans les chambres à gaz nazies qu'il s'agit, Dauvé et consorts auraient posé certains jalons d'une meilleure compréhension de la logique de l'antisémitisme et se seraient arrêtés en route ! S'agissant de gens qui ont considéré sérieusement les falsifications hénarques de Faurisson, je serais porté à croire que Vincent veut rire, si le sujet n'était pas aussi sinistre. Dans ces conditions, considérant que les courriers successifs des Giménologues multiplient les ambiguïtés, les contradictions, les propositions dilatoires, voire malhonnêtes, je ne veux en aucun cas participer à quelque échange que ce soit avec eux et te demande de le leur faire savoir, en leur transmettant cette lettre et la précédente sur le même sujet du 1er octobre dernier.

**Tiré du site « Les amis de Némésis », novembre 2006**